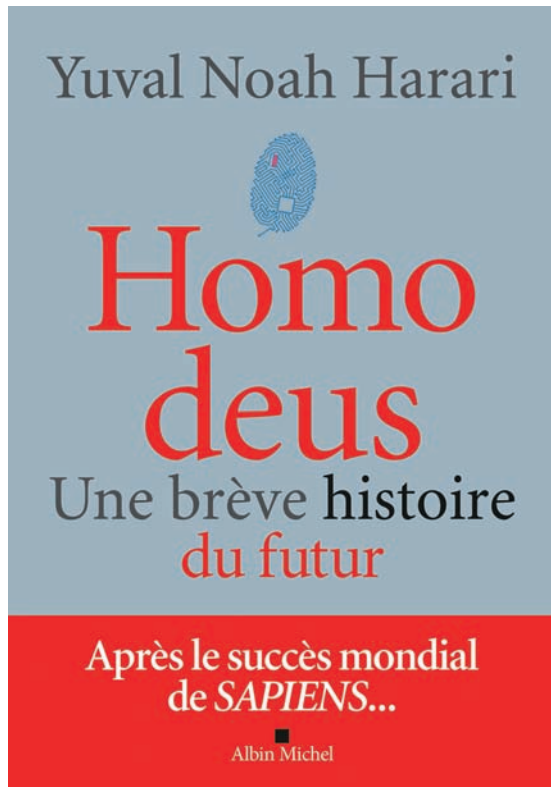


Pierre Jaquet, Gymnase de Nyon

Yuval Noah Harari, *Homo deus, une brève histoire de l'avenir*¹



Mark Zuckerberg sommé de s'expliquer devant le Congrès sur les manipulations induites par Facebook, Donald Trump affaibli par un scandale : l'agence de propagande russe est accusée d'avoir truqué, via le WEB, l'élection présidentielle. L'actualité du printemps 2018 semble aller dans le sens des idées défendues dans un ouvrage paru peu avant ces événements.

¹ Paris : Albin Michel, 2017, 464 pages. Éditions originales, en hébreu en 2015 et en anglais en 2016.

Dans cette somme, l'auteur pose des questions d'actualité : Que deviendra la démocratie quand les GAFA (Google, Apple, Facebook et Amazon) maîtriseront nos désirs et nos attirances politiques ? Qu'advient-il de l'État-providence lorsque la toile informatique aura débarrassé la plupart des humains du marché de l'emploi et qu'ils seront rétrogradés à une nouvelle classe aussi inutile que massive ? La Silicon Valley finira-t-elle par créer de nouvelles religions ?

Une première approche

L'auteur commence par rappeler – longuement si on a lu son *Sapiens* – des idées exposées dans ce best-seller. Redessinant sa grande fresque, ce remarquable vulgarisateur dépeint l'aventure humaine sur un espace de 300 000 ans. L'homme s'est différencié des singes par sa capacité à « raconter des histoires », notion comprise au sens large, puisqu'elle inclut les religions, les États, l'argent ou la loi ! Ces récits partagés permettent aux humains de coopérer à vaste échelle, alors que les groupes de singes en sont incapables.

Faisant sienne une opinion souvent exprimée, Harari estime que la technologie permettra à l'humanité de s'affranchir de toutes ses limitations, oubliant peut-être que notre hégémonie sur le monde ne se fonde pas sur le dépassement de nos seuls cadres, mais de notre environnement tout entier.

À l'image des animaux domestiqués et surexploités (l'auteur, végétalien, se perd dans des considérations écologiques), Homo Sapiens n'est-il pas condamné à une existence insignifiante, dominée par une intelligence contre laquelle il ne pourra plus se mesurer ? Face à une hybridation de plus en plus poussée entre technoscience et marchandisation néo-libérale, dénommée ici « technolibéralisme », et au flux de données propre à imposer

des règles, désigné sous le terme de « dataïsme », l'individu perd son caractère propre. Il n'est dorénavant qu'un moyen au service du partage de l'information, une religion suprême dont les risques sont dénoncés. Le chercheur entrevoit-il pour Sapiens la même destinée que celle subie par Néandertal? Cela coïnciderait avec un regain d'intérêt pour la préhistoire, comme en témoigne le grand succès d'une exposition tenue au Musée de l'Homme à Paris, en 2018, consacrée à ces populations disparues.

Quel domaine formel?

Harari apparaît tout autant écrivain de science-fiction qu'essayiste. Des idées paraissent poussées jusqu'à l'excès, aboutissant à des conclusions un peu réductrices.

Chez cet auteur juif – bien qu'il se proclame athée – transparaît une forme paradoxale de prophétisme amenant à s'interroger, là encore, sur le statut de son texte.

Le propos premier veut être celui d'un historien. Mais un lecteur attentif constate que l'essentiel traite plutôt de problèmes relevant de la définition de l'intelligence, de l'existence de l'âme, de la force des illusions religieuses, des dangers de la technoscience, des finalités que se donne l'humanité... Si le public peut y cerner de la philosophie, les spécialistes y verront au mieux un « essai », ou plutôt une « vulgarisation », voire une prospective-fictionnelle dont l'objectif est de recréer le lectorat, en brassant de la science, à la manière d'une bière, sur un mode littéraire.

Débats et paradoxes

Les pages sur l'humanisme, placées au centre de la publication, sont la section la plus stimulante d'un ouvrage fourmillant d'idées. Selon cette doctrine, il faut « créer du sens pour un monde qui en est dépourvu » (p. 244). Cette idée s'est peu à peu tronçonnée en trois branches, désignées sous les vocables d'humanisme « libéral », « socialiste » et « évolutionniste ».

L'humanisme libéral prône la plus grande latitude, consentant les découvertes, la révolution

industrielle et technologique, les droits de l'homme et la démocratie... pour mener au meilleur vécu du monde possible. Si le résultat n'est pas toujours une réussite, loin s'en faut, l'humanité y souscrit de plus en plus.

L'humanisme socialiste nuance ces appréciations: au lieu de laisser s'installer un comportement tourné vers soi, ce sont des institutions, des partis politiques ou des syndicats qui doivent prescrire les déterminations des individus. Si cela a débouché sur de grandes réussites collectives, l'histoire a aussi montré des dangers liés à cette approche: songeons au totalitarisme communiste, par exemple.

L'humanisme évolutionniste – emblématiquement incarné par les nazis – s'appuie sur la théorie de la sélection naturelle. Seuls les plus aptes survivent. La guerre est essentielle pour autoriser l'évolution.

La mort de l'humanisme, donc de l'humain?

La dernière partie du livre interroge le plus. Selon le professeur, la « religion » humaniste est une construction culturelle imaginaire fragile, au même titre que les monothéismes. Elle aussi est destinée à disparaître. On voit mal les religieux, ainsi que les tenants de la démocratie et des droits de l'homme, y souscrire sans broncher!

Pour anticiper les objections, l'universitaire circonscrit son propos. Harari identifie dans les dernières innovations – le « techno-humanisme » – un péril. La majorité de l'humanité risque d'appartenir un jour à une classe inutile, remplacée par des algorithmes. Seule comptera une élite ressermée de surhommes améliorés. « *Le déplacement de l'autorité des humains aux algorithmes [provient] d'un flot de choix personnels. [...] Si nous ne restons pas vigilants, il pourrait en résulter un État policier orwellien qui surveille et contrôle constamment toutes nos actions* » (p. 370). L'art ne devrait pas échapper à cette logique; l'auteur s'efforce de le démontrer... sans forcément convaincre.

Il s'attarde aussi sur un autre danger, le « dataïsme ». Le technohumanisme est en passe d'être supplanté par cette forme de technoreligion, plus ambitieuse. Le dataïsme ne vénère ni les dieux ni les hommes, encore moins leurs

aspirations, mais voue un culte à l'information, aux données. L'algorithme d'Amazon ne sait-il pas à l'avance quel livre vous allez acheter? Dans la « religion de la Silicon Valley », Sapiens signe sa fin. « *Les dataïstes sont sceptiques entre le savoir et la sagesse des hommes, et préfèrent se fier au Big Data et aux algorithmes informatiques* » (p. 396). La valeur de toute entité se réduirait, à terme, aux degrés de sa contribution au traitement de données.

Des éléments de discussion

Si magistrale qu'elle paraisse, la démonstration porte à débat. Des défis ne sont pas abordés, comme celui des enjeux démographiques mondiaux.

Concevoir la vie humaine en termes d'algorithmes paraît excessif. Les résultats des neurosciences sont

loin, aujourd'hui, de garantir le chemin vers une compréhension complète de nos choix. Chez l'homme, tout n'est pas prédictif comme dans un ordinateur.

Face à l'importance donnée au « Big Data », le présent invite à plus de prudence : les sondages avant les dernières élections aux USA ou en France se sont trompés et, dans le cas des attentats terroristes récents, leurs auteurs figuraient souvent déjà dans les fichiers de police...! Nos instruments n'ont pas l'imagination de la réalité. Il est vrai aussi que, pour reprendre les termes de l'auteur, apte à l'autocritique, « *la technologie n'est pas déterministe. [...] La Corée du Sud et la Corée du Nord [...] ont eu accès exactement à la même technologie, mais ont choisi de l'employer de manières très différentes* » (p. 425).

Reste la question de l'art. Quel ordinateur saura nous émouvoir autant que Brahms?